

KAIRA ROUDA

UNE JOURNÉE
EXCEPTIONNELLE

ROMAN

« Un rythme déroutant, un narrateur qui fait froid dans le dos... Ce roman vous montre l'expérience atroce d'un mariage qui tombe en morceaux. »

Kimberley McCreight


CHARLESTON
NOIR

KAIRA ROUDA

UNE JOURNÉE EXCEPTIONNELLE

Paul Strom a une vie parfaite. Et il est lui-même un mari parfait. C'est pour cette raison qu'il planifie un week-end romantique pour sa femme, Mia, dans leur maison de campagne, juste tous les deux. Et il promet que cette journée sera exceptionnelle.

Mais alors qu'ils sont en voiture, en train de rallier leur lieu de villégiature, la tension commence à monter et minute après minute, le doute s'installe. Leur mariage est-il aussi parfait que Paul le dit ? Se font-ils réellement entièrement confiance ? Paul est-il vraiment la personne qu'il semble être ? Et quels sont ses projets pour ce week-end ?

Une journée exceptionnelle nous force à nous demander à quel point nous connaissons – ou non – nos proches... Méfiez-vous des mariages trop parfaits...

« **UNE JOURNÉE EXCEPTIONNELLE EST UN THRILLER DOMESTIQUE CAPTIVANT, DIVERTISSANT ET SOMBRE (...) AUSSI ADDICTIF QUE GONE GIRL DE GILLIAN FLYNN !** »

Laura, du blog *Darcybooks*

Traduit de l'anglais par Amélie de Maupeou

ISBN : 978-2-36812-198-6



9 782368 121986

22,50 €

Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer

Photographie : © koosen ; Eivaisla/istock photo.


CHARLESTON
NOIR

www.editionscharleston.fr

UNE JOURNÉE
EXCEPTIONNELLE

Titre original : Best Day Ever
Copyright © 2017 by Kaira Rouda

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur et sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes, lieux ou événements existants ou ayant existé, serait une coïncidence.

Traduit de l'anglais par Amélie de Maupeou

Édition française publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-198-6
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions. Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Kaira Rouda

UNE JOURNÉE EXCEPTIONNELLE

Roman

*Traduit de l'anglais par
Amélie de Maupeou*



Pour ma fille, Avery Robinson Rouda

*Continue d'écrire les histoires qui parlent à ton cœur
et ne cesse jamais de croire en ta capacité
à rendre le monde meilleur.*

LE MATIN

9 HEURES

JE REGARDE MA FEMME S'INSTALLER sur le siège passager. Le soleil se reflète dans sa chevelure d'un blond clair et elle lance des étincelles, comme ces cierges magiques qu'on allume pendant les célébrations du quatre juillet. Je suis confiant. Les choses se passent exactement comme prévu.

Nous sommes ensemble, juste tous les deux, prêts à partir passer le week-end dans notre maison, au bord du lac. Cette journée symbolise tout ce pour quoi j'ai tant travaillé, tout ce que nous avons bâti. Côté conducteur, où je suis assis, le soleil transperce la vitre avec une telle intensité que je ressens le besoin de porter la main à ma tempe. Les verres sombres de mes lunettes devraient pourtant suffire à protéger mes yeux. Ils l'auraient fait dans d'autres circonstances, j'en suis sûr. Un autre jour. Aujourd'hui, quelque chose a changé entre ma femme et moi. Une étrange tension pulse dans l'air stagnant de l'habitable. Elle n'est pas visible mais je sens bien qu'elle est là. J'aimerais pouvoir lui donner un nom, trouver sa source. L'éliminer.

La matinée a été stressante, c'est certain. On est vendredi et, quand on a des enfants, le dernier jour de la semaine semble voué à la frénésie. Réveiller les garçons,

faire en sorte qu'ils s'habillent et enfin les déposer dans leur école élémentaire, une bâtisse de brique rouge entourée de pelouses impeccables, qui affiche des résultats exemplaires et où ils excelleront sans aucun doute, l'un en CP l'autre en CE2. Pour dire la vérité, mon rôle dans l'emploi du temps que je viens de décrire est assez limité. Le matin, c'est à Mia, ma femme, qu'incombent toutes les tâches liées aux garçons. De ce point de vue, nous sommes un foyer de banlieue des plus traditionnels. Quand je me réveille, je prépare du café, je prends ma douche, je m'habille et je pars au bureau avant le lever des enfants. Je dois bien avouer que, la plupart du temps, mes préoccupations sont assez égoïstes, voire égocentriques.

Voilà pourquoi cette journée est si particulière. Ce matin, c'est moi qui ai accompagné les garçons à l'école, qui leur ai expliqué qu'au lieu de leur maman, ce serait la baby-sitter qui viendrait les chercher à la sortie des classes. Une fois rentré à la maison, j'ai rangé nos couverts sales dans le lave-vaisselle. Je peux être serviable, quand je le veux, mais je préfère éviter car Mia risquerait de s'y habituer. Une fois la table du petit déjeuner débarrassée, j'ai appelé Mia, à l'étage, pour qu'elle se dépêche. Cela fait plus d'un an que nous n'avons pas passé de week-end tous les deux, en amoureux. Cette journée nous appartenait tout entière et il était temps de se mettre en route.

Sa réponse m'est parvenue en voletant comme un papillon depuis le haut de l'escalier. Elle avait besoin de mon aide pour les bagages. Quelques instants plus tard, je portais deux énormes valises jusqu'en bas de notre grand escalier. Mia me suivait, les bras chargés d'un panier à linge rempli d'on-ne-sait-quoi.

— Tu comptes y rester un bon moment, à ce que je vois ! l'ai-je taquinée.

Elle a rougi, gênée de confirmer sa réputation de voyageur lourd, mais je n'ai pas râlé. C'était sa journée. Elle pouvait emporter tout ce qu'elle voulait. Au moment où tout fut casé dans le coffre de la voiture, quand Mia a enfin

commencé à se déridier, visiblement soulagée d'avoir terminé ses valises, mon téléphone s'est mis à sonner. J'aurais mieux fait de ne pas répondre, c'est vrai, mais cette erreur ne mérite pas qu'on s'y attarde. Ce n'était qu'un tout petit faux pas dans une journée qui s'annonçait formidable.

Assis sur le siège du conducteur, je termine enfin de synchroniser mon téléphone avec le système de la voiture. Je trouve la playlist que j'ai préparée pour ma femme. Nous allons pouvoir écouter ses chansons favorites tout au long du trajet. La musique est tellement importante pour entretenir la magie de l'amour.

Voilà, nous nous mettons en route. Mia se tourne vers moi, rayonnante. Son sourire est parfait : en forme de demi-lune, avec des dents d'un blanc étincelant. Le mien est plutôt rectangulaire ; j'ai beau m'appliquer, j'ai toujours l'air de faire la grimace. Je le sais. Grâce aux efforts cosmétiques de mon dentiste, au moins, ma dentition est irréprochable. Je lui souris à mon tour.

Elle m'aime tant. On peut dire la même chose de moi, bien sûr. Cela fait presque dix ans que nous sommes ensemble, maintenant. Nous connaissons les plus belles qualités de l'autre mais aussi les aspects un peu plus sombres de son caractère – cela dit, je ne suis pas certain que Mia possède ce qu'on pourrait appeler un vil alter ego. Son côté sombre n'est jamais plus qu'une humeur bougonne qui s'exprime rarement. Cela peut arriver quand elle est fatiguée, ou quand l'un de nos garçons traverse une phase difficile. En ce qui me concerne, je me demande parfois si Mia me soupçonne d'avoir une part d'ombre. Il est plus probable qu'elle ne connaisse de moi que son cher mari, si aimant.

Aujourd'hui en tout cas, en ce moment même, elle déborde d'une énergie qui irradie de son visage parfait. Je décide que c'est là l'origine de cette curieuse tension qui pulse entre nous.

— Tu m'as l'air bien nerveuse, mon chou.

Je suis tenté de tapoter sa cuisse et de lui conseiller de se détendre, mais je n'en fais rien. Si elle est d'humeur étrange, cela ne l'empêche pas d'être belle, presque totalement parfaite.

— Tu trouves ? Je dois être un peu excitée, c'est tout, répond-elle, confirmant mon hypothèse.

Elle tend les mains vers le pare-brise pour s'étirer et le diamant de sa bague de fiançailles étincelle dans la clarté éclatante du soleil, comme pour souligner son énergie.

— Moi aussi. La route promet d'être longue, tu sais. Tu peux te reposer. Nous allons passer une journée exceptionnelle.

J'essaie de donner à ma voix une inflexion de circonstance. Elle doit croire que je partage son enthousiasme, son excitation. Que rien, jamais, ne m'a procuré autant de plaisir que ce trajet vers notre maison du bord du lac, pour la première fois de la saison.

— Est-ce que je peux te demander de faire un léger détour, dans ce cas ? Il y a une petite boulangerie, à Port Clinton, juste avant l'embranchement qui mène au lac. J'aimerais qu'on s'y arrête pour prendre des croissants. Pour demain matin. Tu te souviens de cet endroit ? Nous n'arriverons pas à temps pour les manger aujourd'hui, c'est certain, mais ils seront presque aussi bons au petit déjeuner, demain.

Heureusement, ses yeux d'un bleu lumineux sont cachés derrière ses lunettes aux verres fumés, identiques aux miens. Quand je jette un coup d'œil dans sa direction, nos regards ne se croisent pas. Pas vraiment.

Je me demande si sa remarque, selon laquelle nous n'arriverons pas à temps aujourd'hui, m'est destinée. Je réalise qu'elle l'est. Évidemment. J'ai pris un appel au moment où le coffre était chargé, alors qu'il ne restait plus qu'à s'installer dans la voiture et partir. Je n'aurais pas dû le faire. L'appel n'a rien apporté de nouveau, mais j'ai patienté jusqu'au bout dans l'espoir d'une bonne surprise. Au lieu de cela, j'ai gaspillé une demi-heure à papoter sans

but précis avec un chasseur de têtes. C'est moi qui nous ai mis en retard, je le sais bien. D'ici notre passage à la boulangerie, il ne restera plus de croissants. Ça aussi, je le sais.

— Oui, je me rappelle où elle est. Ce centre commercial est plutôt laid, d'ailleurs, mais si tu le souhaites, nous nous y arrêterons. J'en déduis que tu n'as plus peur du gluten ?

Il y a peu de temps, Mia et son médecin du moment ont cru que son estomac grippé, sa perte de poids et ses autres tracasseries intestinales étaient liés à la consommation de gluten. Après avoir renoncé au froment durant quelques semaines sans résultat, elle a finalement abandonné cette voie, à mon grand soulagement. Elle persiste cependant à suivre un régime végétarien, ce qui lui laisse peu de choix sur le menu et nous vaut une série de questions interminables au personnel de service, chaque fois que nous allons au restaurant. Très agaçant. Je m'efforce néanmoins de chasser ces pensées. Après tout, ma femme fait de son mieux.

— Apparemment, le gluten n'est pas le coupable, répond Mia avec un sourire. J'aimerais vraiment qu'on y passe. Si tu es d'accord, bien sûr.

S'arrêter dans une boulangerie sur la route du lac n'était pas prévu à mon programme, sans compter qu'il ne restera certainement plus de croissants. Ma femme sait très bien que je suis un homme d'action. Quand j'ai un plan, j'aime m'y tenir. Aujourd'hui, cependant, le moindre désir de Mia est un ordre.

— Comme tu veux, ma chère.

Je suis l'époux parfait. J'esquisse un sourire en reconnaissant les premières notes d'une mélodie que nous avions coutume d'écouter au tout début de notre histoire d'amour. Créer une playlist parfaite est tout un art. Cette chanson, « Unforgettable », était la bande-son de notre première nuit. Malgré ses quatre années de fac révolues, Mia était très innocente. Elle avait réussi à échapper à tous les gars

lubriques de la résidence étudiante. Elle attendait un type plus âgé, plus complexe, quelqu'un qui puisse la prendre sous son aile. C'est en moi qu'elle a trouvé tout cela.

J'avais réservé une suite dans le meilleur hôtel du centre-ville de Columbus, avec vue sur la rivière qui scintillait, un peu plus bas. Cela faisait quelques mois, déjà, que nous nous fréquentions, et j'avais attendu aussi longtemps que ce qu'on peut décemment attendre d'un homme. Perchée sur le rebord d'un fauteuil rembourré rayé rouge et blanc, dans une position des plus inconfortables, Mia, nerveuse, s'agrippait à sa flûte de champagne comme à une bouée de sauvetage. Elle portait une robe dont l'étoffe d'un bleu limpide, assortie à ses yeux, a glissé sans résistance par-dessus sa tête quand je l'ai attirée vers moi. Je lui ai demandé si elle voulait danser. Le souvenir que j'ai de cette nuit est très vivace. Le jour commençait à poindre quand je suis enfin parvenu à la convaincre d'aller jusqu'au bout. Mia s'inquiétait d'une promesse faite à sa mère. J'ai répliqué que si un arbre tombait en pleine forêt, sans personne pour témoigner de sa chute, l'arbre tombait-il réellement ? Elle a ri et j'en ai profité pour m'étendre sur elle. J'ai tendrement coincé ses bras au-dessus de sa tête et j'ai pressé mes lèvres contre les siennes. Elle a cédé. À ce souvenir, j'humecte ma bouche avec ma langue et je me tortille un peu dans mon siège.

— À qui parlais-tu, au téléphone ? Ton bureau ? me demande Mia alors que nous descendons l'allée en marche arrière.

— Qui d'autre ? Parfois, j'ai vraiment l'impression qu'ils ne peuvent pas se passer de moi plus d'une minute.

Le visage de Mia se crispe singulièrement et elle détourne son regard vers la fenêtre du passager. J'en déduis que le sujet est clos. Je devrais m'excuser de nous avoir mis en retard, mais je ne le fais pas. Un silence paisible s'installe entre nous.

Pour ma part, je dois admettre que je savoure ce que cela implique, de parcourir ce très beau quartier, ma femme

à mon côté, un vendredi matin, pour me rendre dans ma résidence secondaire : tout ça est dû à ma réussite professionnelle. Certes, je conduis une Ford Flex bleu marine, mais c'est un choix. Soutenir les États-Unis tout en montrant que mon ego n'a nul besoin d'un bolide dernier cri ou d'une berline de luxe. Non, je suis sûr de moi, je suis un père de famille, je coche toutes les cases. Nous nageons en plein rêve américain.

Ma femme continue de regarder par la fenêtre. Elle semble découvrir les premiers signes du printemps, tout autour de nous. Les pelouses verdissent gentiment et les arbres, si nus pendant les longs et tristes mois d'hiver, bourgeonnent et fleurissent. Notre quartier redevient agréable à vivre. Le timing est parfait. Nous nous engageons sur l'autoroute qui coupe le centre-ville de Columbus en direction du nord et je me sens submergé de fierté pour ma ville, une fierté qui va bien au-delà de l'équipe de sport du lycée. Columbus grandit. Aujourd'hui, des gens du monde entier la considèrent comme une destination chic, cosmopolite. On est loin de la simple agglomération estudiantine, du champ où broute du bétail. Je n'ai plus besoin de préciser : Columbus, virgule, Ohio. Sur les cartes internationales de la météo, nous sommes *la* ville d'Ohio. Nos conditions météorologiques importent davantage que celles de Cleveland ou Cincinnati. À mes yeux, cela suffit à prouver que nous sommes entrés dans la catégorie des grandes villes.

L'ironie du sort veut qu'en traversant le centre-ville, où des gratte-ciel fendent le ciel d'un bleu limpide, nous nous dirigeons vers les terres agricoles. À croire que la majeure partie de l'Ohio est encore agraire, malgré le fort développement urbain. Ma femme et moi passons la plus grande partie de notre temps dans notre bulle pavillonnaire de banlieue, mais quand nous quittons Columbus, nous passons par le centre. Je réalise maintenant que nous devrions prendre le temps d'explorer davantage le cœur de notre ville. Il y a tellement de choses à faire ! Une journée

ne suffit jamais à tout accomplir. Voilà pourquoi j'aime planifier.

Mia s'agite sur son siège. Elle se tourne vers moi autant que le permet sa ceinture de sécurité, et demande :

— Tu crois que les fraises vont prendre racine ? D'après les photos que Buck m'a envoyées, elles semblent plutôt bien parties. On dirait même qu'elles ont grossi. Mais rien n'est gagné, encore.

Je constate qu'elle tient son téléphone portable à la main. Ses doigts adorables, rehaussés d'un vernis à ongles de couleur joyeuse – un rouge de fraise, justement – se déplacent à toute allure sur le petit clavier. Quand je l'ai rencontrée, elle était rédactrice dans mon agence de pub et, aujourd'hui encore, elle tape à une vitesse époustouflante.

— Ils disent qu'il vaut mieux acheter ses plants de fraises chez un horticulteur réputé. Je ne suis pas sûre d'avoir choisi le bon. Sans compter qu'il faut bien creuser les trous. Ils doivent être suffisamment profonds pour faire entrer le pied entier sans plier les racines. Ce sont des plantes très tatillonnes, reprend-elle.

Ses lèvres sont serrées, comme si elle avait mangé une baie trop acide.

— Je suis sûr qu'elles pousseront très bien, dis-je pour la rassurer, personne ne s'en occupera mieux que toi.

Une voiture de sport noire nous dépasse par la droite. Elle file tellement vite que c'est tout juste si j'ai le temps d'apercevoir un éclat métallique. Je ne l'avais même pas vue arriver dans mon rétroviseur. C'est drôle comme certaines choses peuvent approcher sournoisement, si bien qu'on les découvre d'un coup, comme si elles étaient sorties de nulle part.

— C'est un peu comme de se retrouver avec des nouveau-nés, ou bien des chiots, continue Mia sans remarquer le bolide.

J'enclenche mon clignotant pour sortir de la voie de gauche.

— ... ils disent qu'il ne faut pas les planter trop profondément. Les racines doivent être couvertes mais le collet doit se trouver exactement à la surface du sol. Je ferais mieux d'appeler Buck pour lui demander de vérifier ce qu'il en est des collets.

Elle me jette un coup d'œil et voit certainement ma grimace. D'abord, comment peut-on porter un nom pareil ? Franchement : *B-U-C-K* ? Cela dit, malgré son nom grotesque, Buck Overford, notre voisin au bord du lac, semble être un type assez sympa. Un veuf, pourtant il n'est pas plus vieux que moi. Il aime parler jardinage avec ma femme. Au cas où vous vous poseriez la question : j'ai quarante-cinq ans et Mia n'en a que trente-trois. Buck est plus proche de mon âge que du sien, peut-être même qu'il est plus âgé. Quoi qu'il en soit, j'ai l'air plus jeune. Ce n'est pas comme si nous étions de vieux schnocks. Buck a ce penchant pour le jardinage. Si vous voulez mon avis, c'est plutôt un truc de femmes. D'ailleurs ce passe-temps le vieillit, le rend plus faible que moi.

Le jardinage, c'est tout au moins ce que Mia m'a raconté de leurs échanges depuis que nous l'avons rencontré, l'été dernier. Le camion de déménagement venait de repartir. Il s'est présenté avec une bouteille de merlot – une bonne bouteille, si ma mémoire ne me trompe pas – et nous avons passé une agréable soirée, tous les trois à l'abri de notre porche, jusqu'à ce qu'il soit l'heure, pour nous, de retrouver nos garçons et de les mettre au lit. À peine arrivés au lac, nos fils se transforment en véritables poulets élevés en plein air. C'est ainsi depuis le premier été où nous avons loué une maison à cet endroit. Maintenant que nous sommes propriétaires et membres à part entière de la communauté, ils semblent avoir élargi leur périmètre d'investigation.

Entre les leçons de voile et les jeux de palets, le skateboard et les randonnées à vélo, le lac offre un nombre incalculable d'activités saines et susceptibles de capter leur attention. Nous les retrouvons parfois au bord de l'eau,

en train de faire des ricochets comme s'ils étaient tout droit sortis d'un tableau de Norman Rockwell. Elles ne présentent aucun risque, ces activités interminables de l'été qui réjouissent nos garçons au point qu'ils nous supplient de prendre la direction du lac à la moindre occasion. À l'heure du coucher, cependant, les retrouver, les ramener chez nous et les mettre au lit fait partie d'un rituel qu'il vaut mieux accomplir dans la plus stricte intimité familiale. Nous n'avons jamais accepté de témoins pendant cet exercice épuisant.

— Enfin bon, inutile d'embêter Buck. Je vérifierai ces collets moi-même dès notre arrivée, lâche Mia à mon intention avant de se concentrer de nouveau sur son petit écran.

— Tu as raison.

Je consulte le rétroviseur pour m'assurer qu'aucune autre voiture de sport ne vient nous coller aux basques. Avant, bien sûr je possédais mon propre bolide de luxe. Je m'en procurerai probablement un nouveau, un jour, si mon mode de vie était amené à changer, me dis-je en détaillant l'intérieur très fonctionnel de ma Ford Flex. Ici, il y a de la place pour toute la famille et autant de plants de fraises que Mia peut en planter. Je peux emporter autant de matériel de sport que les garçons désirent. C'est une voiture intelligente, commode. Idéale pour un père de famille responsable. Elle me va comme un gant – à moi, mais aussi à ma ravissante épouse, qui a retrouvé sa taille d'adolescente. Si elle continue sur cette lancée, toutefois, elle va finir par disparaître complètement. Quelle plaie, ces nausées qui lui mènent la vie dure, depuis quelque temps ! Son dernier médecin est convaincu que c'est dû au stress. Il lui a recommandé la méditation.

— Savais-tu que mes plants de fraises portent le nom de « Sweet Ève » ? reprend Mia.

Entre nous, l'air pulse, je le sens. *Clac.*

— Non, je n'en savais rien.

J'ai lâché un soupir avant même de m'en rendre compte. C'est drôle comme l'absence d'une fille peut vous couper

le souffle dans les moments les plus inattendus, au cours des échanges les plus anodins. Je lance néanmoins :

— Et ce brave Adam, alors ? Ils sont bien sexistes, je trouve. »

— C'est le prénom que j'aurais choisi pour une fille. Aujourd'hui encore, je regrette que nous n'ayons même pas essayé, lâche Mia d'une voix faible.

C'est un éternel sujet de discorde, entre nous. La simple évocation de cette vieille rengaine usée jusqu'à la trame fait monter l'acidité à ma bouche. Je tousse pour m'éclaircir la voix, chasser les idées noires :

— Tu ne crois pas qu'on pourrait éviter d'en parler, surtout aujourd'hui ?

Je concentre toute mon attention sur les terres agricoles qui se déploient de part et d'autre de la route. Nous sommes enfin sortis de la périphérie de Columbus, délivrés des responsabilités, des immeubles de bureau étincelants, des costumes sur mesure et des country-clubs que cette partie de notre civilisation apprécie tant. Si je devais vivre à la campagne, le golf me manquerait, c'est certain, tout comme beaucoup d'autres choses. Les séjours au vert sont réservés aux fins de semaine. C'est une manière de se reconnecter à son moi plus naturel, plus simple. On ne vit pas à la campagne à plein temps.

Il ne faut pas qu'un désaccord s'immisce entre Mia et moi dès le début de notre excursion champêtre. Elle se tourne vers moi avec un sourire tendre et conciliant qui s'accorde avec les mots qu'elle prononce :

— Tu as raison. Pas de dispute. C'est une journée de joie, le début d'un merveilleux week-end. J'ai été surprise par le nom de ces fraises, c'est tout. J'aurais mieux fait de planter des poivrons.

Sa voix est douce, comme un subtil coup de poignard dans mon cœur. Cette pique, au sujet des poivrons, m'est destinée. Nous aurions pu tenter une troisième grossesse, bien sûr, mais j'étais certain que ce serait encore un garçon. Nous en avons déjà deux petits spécimens

irréprochables, deux parfaites versions miniatures de moi-même. Que désirer de plus ? Je conçois que Mia ait pu, elle aussi, avoir envie de contempler une réplique réduite d'elle-même, la voir évoluer dans ce monde et marcher dans ses pas. Mais fallait-il vraiment défier le destin ?

Je jette un coup d'œil à ma femme. Est-ce que Mia vient de se passer une main sous les yeux ? Sans doute un cil égaré. Ce sujet est presque aussi vieux que Sam, notre plus jeune fils, qui compte six ans. Six années que nous nous disputons – disons plutôt que nous discutons – au sujet de cette fille fantôme. Mia ne manque pas une occasion de mentionner qu'elle se serait appelée Ève. Grotesque. Mia ferait mieux de se réjouir de ce qu'elle a – ses plants de fraises dans le jardin de sa belle maison au bord du lac, par exemple. Au lieu de pleurer l'absence de quelque chose ou de quelqu'un qui n'a jamais existé, elle pourrait éprouver un peu de reconnaissance pour ce qu'elle possède, ce que je lui ai offert. Je sens mes mains se crispier sur le volant et je vois mes jointures blanchir.

— Ou bien des haricots. Des haricots verts. Ce doit être rigolo à faire pousser, dis-je, déterminé à jouer le jeu.

Ma passion pour ces légumes date de l'enfance. J'ai appris à ne pas m'interroger sur la raison de cet engouement. C'est un fait, comme le bleu irréel d'un ciel de mai ou ces champs d'un marron verdâtre qui s'étendent sur des kilomètres, de chaque côté de la route.

Je me souviens qu'un jour, quand j'étais petit, mes parents nous avaient emmenés dans un restaurant chic, en ville. Cette histoire date d'avant leur tragique accident, bien sûr. Avant que tout ne bascule. Comme quoi, vous voyez, il suffit d'une seule modification pour que *hop* – la donne change du tout au tout.

Les gens ont dit que c'était un curieux coup du destin, une vraie malchance que mes parents aient décidé de faire la sieste au même moment, cet après-midi-là. Dans le quartier, les amis de ma mère ont raconté à la police que cette dernière ne dormait presque jamais pendant la

journée. Mais elle était atteinte d'Alzheimer et à ce stade précoce de la maladie, tout évolue en permanence. Bref, ce jour-là, elle avait fait une sieste. Quant à mon père, même s'il refusait obstinément de l'admettre, il ralentissait avec l'âge. Il prenait toujours un peu de repos pendant la journée. Malgré la maladie qui progressait, ma mère restait vaillante et même plus énergique que lui. Bien sûr, il lui arrivait d'omettre des brouilles, le nom du voisin, par exemple. Jusque-là, cependant, elle n'avait jamais rien oublié d'important – éteindre le moteur de la voiture après l'avoir rangée dans le garage, en l'occurrence.

Mon père observait une sieste quotidienne, tous les jours, de midi et demie à quatorze heures. Il se débarassait de ses appareils auditifs, sélectionnait la chaîne de golf sur la télécommande de la télévision et se mettait à ronfler odieusement fort. On aurait dit un train incontrôlable qui hurlait sur les rails d'une voie ferrée. J'imagine ma mère revenir des courses et manœuvrer la voiture dans le garage avant d'actionner le bouton pour refermer le rideau métallique, derrière elle. Elle serait entrée dans la maison tout de suite après mais, cette fois, elle aurait omis de refermer la porte qui reliait le garage à l'intérieur de la maison alors que le moteur de la voiture tournait encore. En provenance de la chambre à coucher, elle aurait entendu les ronflements de train de marchandise émis par mon père et, pour une raison que nous ignorons, elle aurait exceptionnellement décidé de le rejoindre dans le lit conjugal. Peut-être avait-elle trop mangé au déjeuner, ce jour-là. Peut-être avait-elle mal au ventre. Était-ce là la raison de cette sieste inhabituelle ? Les enquêteurs ont trouvé une boîte de carbonate de calcium sur sa table de nuit.

Cela me rassure de savoir qu'ils ont tous deux glissé dans la mort comme s'ils avaient été anesthésiés en vue d'une opération. L'infirmière insère l'intraveineuse dans votre bras et vous n'avez pas commencé à compter à rebours en partant de dix que vous êtes déjà parti. À la différence

près que mes parents, eux, ne se sont jamais réveillés. Le « tueur silencieux », voilà comment ils appellent le monoxyde de carbone. Après l'accident, j'ai pris soin d'installer des détecteurs dans notre maison, peu importe si quatre cents personnes par an, seulement, succombent à ce gaz toxique, inodore et incolore. On n'est jamais trop prudent. Il faut rester vigilant, anticiper les risques, prendre de l'avance par rapport à tout et à chacun. Voilà comment fonctionne le monde, de nos jours.

Bref. Avant la tragédie, comme je vous le disais, quand j'étais enfant, il arrivait que mes parents nous emmènent dans le restaurant le plus chic de la ville. Cela ne se produisait que quand mon père était de bonne humeur, quand il avait reçu une prime et qu'il ne l'avait pas encore dépensée en boisson, par exemple. Nous enfiliions nos petits costumes avec nos cravates soigneusement nouées autour du cou et Maman, rayonnante, nous disait que nous étions les plus beaux du monde. Ensuite, nous prenions la voiture jusqu'au restaurant « The Old Clock Tower ». Le personnel au grand complet était en adoration devant mon frère et moi. C'est là que j'ai goûté pour la première fois à des haricots verts parfaitement préparés, coupés en fins tronçons et recouverts d'une sauce à la moutarde et au beurre. Je me souviens encore comme les légumes brillaient à la lueur des bougies. Je sens encore comme leur saveur subtile s'est déployée sur ma langue, à la première bouchée, et le sourire qui s'est affiché sur mon visage. Ces haricots n'avaient aucun rapport avec ceux que j'avais pu manger à la maison.

Mia et moi, nous ne connaissons pas de restaurant familial où emmener régulièrement les garçons, un de ces endroits avec des bougies vacillantes et des nappes blanches empesées. Nous nous réunissons généralement autour de la table de la cuisine, mais jamais dans la salle à manger. Pas encore. Les garçons ne se tiennent pas assez bien pour dîner au-dessus de notre beau tapis de Tabriz – un cadeau des parents de Mia. Il va sans dire qu'ils l'ont

rapporté d'un de leurs voyages exotiques. Un jour, j'ai vérifié sur Internet. Le tapis vaut pas loin de soixante-dix mille dollars. On reste donc à la cuisine pour les repas de famille. Cela dit, ni Mia ni moi ne pouvons nous proclamer bons cuisiniers.

Parfois, je lui donne un coup de main pour préparer un petit quelque chose mais, pour dire la vérité, la plupart du temps, c'est elle qui s'occupe des repas. C'est logique, puisqu'elle est femme au foyer. Dans ces circonstances, cependant, il m'arrive de me demander pourquoi elle n'a pas développé et affiné ses talents de cuisinière au fil des années. Je sais qu'elle a investi dans quelques livres de recettes et qu'elle a pris des cours de cuisine mais même quand elle se donne beaucoup de mal, ses plats méritent tout juste un C. Comparée à celle d'un bon restaurant, sa cuisine est à peine mangeable. Tous les « mardis à l'italienne », les garçons et moi-même avons toutes les peines du monde à terminer les « lasagnes Mamma Mia » qu'elle nous mitonne. Tous les mardis, elles sont molles et insipides. C'est vraiment dommage.

Les rares fois où je suis responsable du repas, j'aime accompagner les garçons au Panera. Ce n'est pas vraiment comme de les emmener dîner au McDo ou chez Wendy's – quoiqu'on ait pu m'y croiser avec eux, aussi, bien sûr. Ne le dites pas à Mia, s'il vous plaît. Panera, c'est presque un vrai restaurant, une classe au-dessus d'un vendeur de pizzas ou d'un *fast food*, par exemple. Quand nous y allons, j'essaie parfois de convaincre les garçons de manger des haricots verts – par esprit de tradition, vous voyez. Malheureusement, ils ne les apprécient pas. Mikey porte généralement ses mains à sa gorge et émet des sons aigus comme pour me faire croire qu'il va s'étouffer, qu'il suffoque. Il n'aime pas ce qui est vert, dit Mia, avant d'ajouter qu'il finira bien par dépasser cette répulsion, que ses papilles gustatives vont se développer. À mon époque, grâce à ce cher vieux Papa, nos papilles n'avaient pas vraiment le choix. On mangeait ce qu'on avait dans l'assiette.

Enfin, j'adore mes enfants, mes petits gars. Malgré la ressemblance, il m'arrive de me demander tout haut si ce sont réellement les miens. Ils sont tellement parfaits.

— Des haricots verts, reprend Mia en écho, m'arrachant à mes réflexions sur les relations parents-enfants et les miettes sur des tapis coûteux.

Me tournant le dos, elle semble absorbée, presque hypnotisée par ce défilé de terres agricoles, de chaque côté de la route. Je ne peux pas voir son visage mais je détecte quelque chose, dans sa voix, ce ton particulier qui trahit votre sentiment quand vous ne comprenez pas une plaisanterie. Comme si vous suspectiez que c'était vous, la blague, le pigeon de la farce. Seules les personnes que vous aimez peuvent vous donner cette impression.

— Je peux demander à Buck. Peut-être qu'on pourra en planter cet été.

Je la regarde hocher la tête. Derrière elle, le paysage défile et l'effet conjugué de ces deux mouvements me donne le tournis. Je reporte mon attention sur la route.

Je m'interroge. Depuis quand consultons-nous ce bon vieux Buck pour tout ce qui a trait au jardin ? Et puis : de quoi d'autre Mia et Buck parlent-ils ? La météo, les avantages et les inconvénients de l'engrais, notre couple peut-être ? La route ne va pas tarder à se rétrécir au point de ne former qu'une seule voie dans chaque direction. Il faut que je sois très attentif à cet endroit. Cela peut être dangereux. Une erreur, si infime soit-elle, ne pardonne pas sur une deux-voies de campagne.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Une journée exceptionnelle

Kaira Rouda



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON